

Présentation de OZU Yasujiro

Découverte extrêmement tardive, en France, du cinéma de Yasujiro Ozu

L'année de sa mort, en 1963, quelques-uns de ses films sont introduits en Occident au Festival de Berlin.

Curiosité et ténacité de Henri Langlois pour projeter à la Cinémathèque française quelques films de la Shochiku, jugés « trop japonais » pour l'exportation.

Premières sorties nationales françaises : 15 ans plus tard. En 1978, 25 ans après sa réalisation, Voyage à Tokyo (1953), sans cesse cité depuis parmi les plus grands films de l'histoire du cinéma Non-conformité de son cinéma, par rapport à l'exotisme perçu dans les 1ers films de Kurosawa ou de Mizoguchi des années 1950 (Les 7 Samouraïs), puis films de *monstres* (Godzilla en 1957) et de *kung-fu* des années 1970...

Ozu n'est pas le cinéaste préféré des japonais mais c'est celui qui les représente le mieux dans une précision de tous les instants.

Passionné de cinéma depuis l'enfance (né à Tokyo en 1903), il découvre tous les films muets américains alors qu'il est pensionnaire en province. D'abord instituteur remplaçant après avoir échoué à l'entrée à l'Université, il profite du retour de sa mère à Tokyo pour entrer à la Shokiku Kinema grâce aux recommandations de son oncle. Il devient assistant-opérateur puis assistant-réalisateur.

Milieu années 1930 : un des réalisateurs les plus célèbres du Japon, aussi talentueux dans la comédie que le drame ou le film noir. Il maîtrise tous les codes du genre. Mais il traite désormais de la vie familiale japonaise, en témoin des bouleversements sociaux de l'époque. **Extraits DVD de 5:30 à 12min.**

1937 : guerre Japon-Chine : mobilisé 20 mois en Chine. 1943 : réalisation d'un film de propagande à Singapour, fait prisonnier. Rentre au Japon 1946.

Il affine ses réalisations : Le Goût du riz au thé vert (1952) et surtout Voyage à Tokyo (1953), considéré comme son chef-d'œuvre.

Films de plus en plus épurés, il renonce à tous les effets de sa période d'avant-guerre. Ozu préfère le plan moyen fixe à tout autre, avec cette particularité que la caméra est généralement placée très bas, presque au niveau du sol (« plan tatami », obtenu grâce à un pied de caméra qu'Ozu fit fabriquer spécialement). **Extrait vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=g0_iThToEzk** Les rares gros plans ou mouvements de caméra sont très subtils.

La mise en scène d'Ozu a une respiration unique, un sens incomparable de l'espace et de la présence humaine. Sa méthode de tournage ressemble à celle de Bresson : très grand nombre de prises et refus du théâtre filmé.

La trame de ses récits, tourne autour des relations ou des conflits familiaux, toujours très simple, peu d'actions spectaculaires, voire aucune. D'un film à l'autre, le même canevas, très ténu, et des personnages identiques, interprétés par la même troupe d'acteurs.

Répétition- Légère nuance- Scrutation d'infimes détails- Saisie de gestes rituels, dilatation du temps (par des plans fixes)

Cinéaste du temps qui fuit et de l'évanescence, Ozu se veut le chroniqueur mélancolique d'un Japon en pleine mutation et d'un monde qui disparaît.

Sur la fin de son œuvre, le réalisateur délaisse la dramatisation : extrême sobriété et densité de la forme cinématographique pour atteindre l'essence même de ce qu'il filme suivant une longue tradition artistique japonaise.

Le film n'est qu'un prétexte pour montrer comment les personnages réagissent à ce qui se passe et quels modes de comportements ces relations favorisent. Inutile de dire que ceux-ci ont considérablement évolué entre les années de crise économique de Gosses de Tokyo (1932) et

Présentation de OZU Yasujiro

l'époque de modernité opulente et de mise à l'épreuve de l'identité japonaise par l'influence de l'occident, le tout étant gentiment brocardé dans *Bonjour* (1959).

Ozu écrit dans ses carnets « Pas d'histoire » « Les intrigues m'ennuient ». Parce que les personnages ne sont soumis aux exigences d'aucune instance narrative dominatrice, ils peuvent exister pour eux-mêmes et sonnent profondément vrai. Pouvoir résumer à quelques mots l'histoire d'un film d'Ozu est donc loin de rendre compte de son impact émotionnel parfois énorme, comme le sont ceux d'*Il était un Père*, *Printemps tardif* et *Voyage à Tokyo*, les trois opus qu'Ozu lui-même préférait – et à raison. Car ces histoires, « lâchement » racontées (ellipses et silences), laissent tout simplement les caractères se dévoiler dans toute leur complexité, leur diversité, leurs variations... et la vie palpiter. « *Ce que tente le cinéma d'Ozu, c'est filmer la vie dans sa réalité quotidienne, répétitive, pour mieux chercher à saisir une autre vie secrète, celle du vécu affectif* » écrit le critique Jean Douchet.

Biographie :

En dehors du cinéma, les seuls centres d'intérêt d'Ozu semblent avoir été la littérature, la boisson, la peinture et la musique. À partir de la mort de son père, en 1936, il habite avec sa mère. Il meurt peu après elle, d'un cancer, le 12 décembre 1963, jour exact de son 60e anniversaire. L'œuvre d'Ozu comprend 54 films.

Ozu ne s'est jamais marié. Relation intime avec l'actrice Setsuko Hara

Setsuko Hara, star très populaire du cinéma japonais depuis les années 1930, interromp brutalement sa carrière à la mort d'Ozu, et vit depuis retirée à Kita-Kamakura ; où reposent les cendres du cinéaste.

La tombe de Ozu avec le kanji mu : gravée du seul caractère ! (mu, prononcé « mou »), un terme venu du bouddhisme zen « le rien constant », « l'impermanence », sens extrême-oriental : faire un avec l'univers, de se fondre dans ce qui nous entoure.

Yūharu Atsuta : extrait de *Tokyo Ga* de Wim Wenders : https://www.youtube.com/watch?v=g0_iThToEzk : directeur de la photographie japonais, né à Kōbe en 1905 et mort en 1993.

Connu pour sa longue collaboration quasi exclusive avec Yasujirō Ozu.

Chishū Ryū : extrait de *Tokyo Ga* de Wim Wenders : <https://www.youtube.com/watch?v=KiAWJKgrAko> , acteur japonais, (1904-1993) De 1928 à 1992, 155 films, dont de nombreux films de Yasujirō Ozu, dont il était l'acteur fétiche.



Yasujiro OZU



Setsuko HARA



Chishū RYU